

Isabelle de Montolieu et Jane Austen

Autor(en): **Giddey, Ernest**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata**

Band (Jahr): - **(1985)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1006220>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ernest Giddey

ISABELLE DE MONTOLIEU ET JANE AUSTEN

La renommée littéraire de Jane Austen présente des aspects quelque peu déconcertants¹. Nul engouement comparable à l'enthousiasme souvent tapageur qui accueillit *Childe Harold* de Byron en 1812; nulle popularité rappelant l'admiration qui entourait la parution des romans historiques de Walter Scott. Et pourtant rares sont les écrivains qui ont connu aussi rapidement un succès fait d'estime de bon aloi. En 1813 déjà, Sheridan relève, dans une conversation mondaine, qu'il a lu peu d'oeuvres plus intelligentes qu'*Orgueil et Préjugé*. Peu après, Walter Scott lui-même souligne l'équilibre qui préside à la création romanesque de Jane Austen, qui sait éviter tant les pièges du merveilleux gothique que les fausses séductions du genre sentimental. Si plusieurs écrivains ignorèrent Jane Austen dans la première moitié du XIX^e siècle, ou firent semblant de l'ignorer, d'autres, en nombre croissant, perçurent que les six romans qui constituent l'essentiel de son oeuvre² allaient s'imposer comme des livres destinés à défier le temps. En 1843, Macaulay n'hésitera pas à proclamer que Jane Austen, dans le panthéon littéraire de la Grande-Bretagne, n'est inférieure qu'à Shakespeare.

- 1 Voir, à ce sujet: Charles Beecher Hogan, „Jane Austen and her Early Public”, *The Review of English Studies*, Oxford, 1950, New Series, vol. 1, p. 39-54; *Jane Austen, The Critical Heritage* publ. par B.C. Southam, London: Routledge and Kegan Paul, New York: Barnes and Noble, 1968; F.B. Pinion, *A Jane Austen Companion*, London and Basingstoke: Macmillan, 1973, p. 180-189; David Gilson, *A Bibliography of Jane Austen*, Oxford: Clarendon, 1982, p. 138-177.
- 2 *Sense and Sensibility* (publié en 1811), *Pride and Prejudice* (1813), *Mansfield Park* (1814), *Emma* (1816), *Northanger Abbey* et *Persuasion* (publiés conjointement en 1818, après la mort de Jane Austen survenue en 1817).

La réception du message de Jane Austen, serait-on tenté de dire, est à l'unisson de ce message: finesse, sobriété, pudeur sont les mots qui viennent à l'esprit. Jane Austen, qui publia ses romans anonymement, ne courtisait pas la gloire, pas plus qu'elle ne recherchait le succès financier. Elle trouvait plaisir à créer et à animer un monde où la retenue inspirait le respect et où les éclats de voix n'étaient pas de mise, ni les dithyrambes larmoyants.

Très tôt les romans de Jane Austen franchirent la Manche et s'offrirent au public de langue française. Ils furent tous traduits dans les années qui suivirent leur parution en anglais. L'accueil que le public français leur réserva fut d'ailleurs inégalement chaleureux. Mme de Staël n'hésita pas à soutenir qu'à ses yeux *Orgueil et Préjugé* était une oeuvre vulgaire. Tableau de moeurs peint „par une femme de bonne compagnie”³, rétorque un autre commentateur. Quoi qu'il en soit, il faut attendre 1842 pour voir paraître dans la *Revue des deux Mondes* une appréciation critique digne de quelque intérêt⁴.

La Suisse d'expression française ne pouvait rester indifférente aux écrits de Jane Austen. Tout la disposait à les recevoir avec bienveillance. Au cours du XVIII^e siècle, elle avait lentement découvert le monde anglo-saxon⁵. La science, la pensée, les croyances et les lettres anglaises avaient révélé aux mentalités helvétiques les attraits d'horizons jusqu'ici insoupçonnés. On avait lié connaissance avec Milton et Addison, Dryden et Pope, Johnson et Gibbon. On avait écouté la poésie des tombeaux et celle des ruines nocturnes. Shakespeare avait suscité des enthousiasmes et des indignations. Et surtout l'on avait prêté l'oreille aux sortilèges du roman anglais: Richardson décrivant les malheurs de la vertu, Sterne s'exerçant au jeu de l'ironie et de l'émotion, Beckford ouvrant les arcanes de l'orientalisme... L'on avait pleuré en se délectant des aventures du roman sentimental; l'on avait cru frémir en pensant aux horreurs du roman gothique. Les revues de Suisse romande n'avaient pas caché

3 Gilson, *op.cit.*, p. 142.

4 *Jane Austen. The Critical Heritage*, p. 26. Il s'agit d'une étude de Philarète Chasles, „Du Roman en Angleterre depuis Walter Scott“.

5 Voir Ernest Giddey, *L'Angleterre dans la vie intellectuelle de la Suisse romande au XVIII^e siècle*, Lausanne: Bibliothèque historique vaudoise, 1974.

leur anglophilie, publiant récits, anecdotes ou contes à la coloration anglaise, authentiques traductions ou contrefaçons issues de la plume d'imitateurs souvent plus habiles à discerner le goût du public qu'à le satisfaire. Les femmes furent particulièrement sensibles aux séductions britanniques. On sait le rôle que jouèrent Mme de Charrière et Mme Necker-Curchod.

En 1813, soit quelques mois à peine après sa première parution en anglais, *Orgueil et Préjugé*, qu'aujourd'hui encore l'on considère volontiers comme le chef d'oeuvre de Jane Austen, fut offert au public helvétique. La *Bibliothèque britannique*, publiée à Genève, périodique au rôle éminent dans la diffusion de la pensée anglaise, présenta à ses lecteurs dans quatre numéros successifs⁶ de larges extraits du roman. La division en chapitres est supprimée. Des résumés des passages omis, donnés entre parenthèses, permettent au lecteur de ne pas perdre le fil de l'intrigue.

Il s'agit là de la première version en langue française d'une oeuvre de Jane Austen. L'auteur en fut peut-être Charles Pictet de Rochemont, qui traduisit à la même époque divers poèmes de Byron⁷; on peut songer également à Marc-Auguste Pictet. Les rédacteurs de la *Bibliothèque britannique* avaient eu connaissance du texte original anglais grâce à un envoi de livres que De Boffe, libraire à Soho, Londres, leur avait fait parvenir.

Satisfaits du „succès assez général” de leurs efforts, ces mêmes rédacteurs revinrent à la charge, l'année suivante. Leur choix se porta sur *Mansfield Park*, qui devint ainsi la deuxième oeuvre de Jane Austen à attirer l'attention de lecteurs de langue française. „Nous reviendrons à la méthode employée précédemment..., peut-on lire dans un propos liminaire, celle de remplir l'intervalle des scènes qui méritent d'être traduites en entier par un récit abrégé qui fasse suivre le fil des événements, et montre les personnages les plus intéressants sous les divers points de vue où l'auteur a voulu les

6 *Bibliothèque britannique*, 1813, vol. 53, p. 373-412, 522-554, vol. 54, p. 90-127, 249-269.

7 Voir Ernest Giddey, „La renommée de Byron à Genève et dans le canton de Vaud (1816-1924)”, *Byron et la Suisse, deux études*, Genève: Droz, 1982, p. 77-81, 138-151.

placer”⁸. La revue suisse se permet en outre quelques libertés à l’endroit du texte original: un des personnages, Mary Crawford, change de prénom et devient Flora; les détails de caractère nautique donnés dans l’épisode du roman situé à Portsmouth sont omis, sans doute parce que les terriens qu’étaient les responsables de la *Bibliothèque britannique* se sentaient en l’occurrence moins à l’aise que Jane Austen, soeur de deux officiers de la marine britannique.

La *Bibliothèque britannique*, en ouvrant ses colonnes à Jane Austen, faisait preuve d’un discernement digne d’éloge. Elle plaçait, dans le choix d’oeuvres étrangères qu’elle signalait à ses lecteurs, la romancière anglaise au même niveau que deux des célébrités du moment, Byron et Scott. Celui-là, depuis le succès fulgurant de *Childe Harold*, était une sorte de vedette, dont la gloire littéraire se nourrissait de surcroît des échos scandaleux de sa vie privée; celui-ci s’acheminait à grands pas vers l’apogée de sa renommée. Rien en revanche ne permettait encore de présumer que Jane Austen, dont le nom même était totalement inconnu, allait occuper bientôt dans le monde des lettres une place de premier rang.

Mais il est temps de passer à la troisième étape de la pénétration de Jane Austen en terrain français. Ici encore, la Suisse romande fit preuve d’initiative. Les Genevois de la *Bibliothèque britannique* avaient eu l’audace des précurseurs; une Vaudoise prit la relève, Isabelle de Montolieu.

Polygraphe intarissable, Isabelle de Montolieu (1751-1832) a donné son nom à une rue de Lausanne⁹. L’honneur était-il mérité? On peut être d’avis divergents. Les notices biographiques qui lui sont consacrées rappellent qu’outre *Caroline de Lichtfield* (1786) et *Les châteaux suisses* (1816), ses livres les plus connus, elle produisit plus de cent ouvrages, romans, récits, contes, mémoires. Et pourtant, si l’on en croit certains critiques, elle manquait d’imagination. Mais elle avait l’art de puiser aux bonnes sources. Devinant les goûts de ses lecteurs, elle savait, avec une ouverture d’esprit qui est une des

8 *Bibliothèque britannique*, 1815, vol. 58, p. 490-528, vol. 59, p. 101-138, 243-273, 379-408. La citation (l’orthographe et la ponctuation ont été modernisées) figure à la p. 490 du vol. 58.

9 Voir Louis Polla, *Rues de Lausanne*, Lausanne: 24 Heures, 1981; cette étude contient, aux pages 58 et 59, une notice sur Isabelle de Montolieu.

formes du cosmopolitisme de l'époque, repérer les tendances littéraires originales. Elle cherchait l'inspiration et la matière de ses oeuvres aussi bien en Allemagne qu'en Grande-Bretagne. Son fils, Henri-Antoine de Crousaz, l'assistait dans sa tâche, de même que sa belle-fille, sa soeur Jeannette et plusieurs de ses amis. Car elle avait besoin d'être aidée, sa méconnaissance des langues l'empêchant de procéder seule à l'adaptation d'ouvrages étrangers.

Adaptation est en effet le vocable qui définit le mieux le travail de cet auteur infatigable. Mme de Montolieu se situe à mi-chemin entre la création originale et la simple traduction. Encore faut-il se rendre compte que les étiquettes de la critique moderne sont ici trompeuses. Jane Austen va fournir à Isabelle de Montolieu l'occasion de montrer aussi bien les limites de son originalité que celles de son respect du génie d'autrui.

Isabelle de Montolieu traduit deux romans de Jane Austen: *Raison et Sensibilité* et *Persuasion*. La première de ces traductions parut en 1815; la seconde, en 1821. Toutes deux furent publiées à Paris, chez Arthus Bertrand; toutes deux furent réimprimées en 1828, par le même éditeur.

Le texte de *Raison et Sensibilité*¹⁰ est précédé en 1815 d'une préface qui a le mérite d'exposer clairement les intentions de la traductrice: „Le roman anglais dont j'offre la traduction au public français est dans un nouveau genre, qui paraît avoir succédé en Angleterre à celui de la terreur et que je trouve bien préférable. Les romanciers anglais ne promènent plus leurs lecteurs dans les souterrains, dans des cachots, dans des châteaux à doubles murs; ils ne mettent plus en scène des brigands et des assassins, mais peut-être, comme il arrive ordinairement, donnent-ils trop dans l'excès opposé, et leurs romans actuels rentrent trop dans le cercle de la vie réelle. Il est sûr que dans celui-ci, ainsi que dans plusieurs autres qui ont paru depuis quelques années, il ne se trouve rien qui n'ait pu arriver à la plupart de ceux qui les lisent. Des sentiments découverts ou cachés, des rivalités sans résultat, des tracasseries de famille ou de

10 Le titre complet est *Raison et Sensibilité ou Les deux manières d'aimer*. L'oeuvre est présentée comme „traduite librement“ de l'anglais.

société en forment tout le noeud. Il ne s'y trouve aucun événement remarquable; tout se passe d'après le train ordinaire du monde..." Et pourtant „on lit ce roman avec un intérêt toujours croissant..." Ayant ainsi défini le caractère général de l'oeuvre, Mme de Montolieu parle brièvement des personnages principaux, puis s'interroge sur l'identité de l'auteur: „L'original anglais ne parle point du nom de l'auteur; mais il n'est pas douteux que ce soit une femme; un homme n'aurait pas su saisir ces nuances, développer ces sentiments, pénétrer avec tant de détails et de vérité dans le coeur des femmes. Il y a des *cachettes* que les hommes ne connaissent pas, tout habiles qu'ils sont, et dont une femme seule a le secret". Et la baronne de Montolieu de conclure qu'une création romanesque telle que celle de Jane Austen vient à son heure, après l'agitation que l'Europe a connue pendant la période napoléonienne¹¹.

Raison et Sensibilité dut séduire maints lecteurs. Le succès poussa l'éditeur Bertrand à publier un autre ouvrage de Jane Austen. C'est ainsi qu'*Emma*, sous le titre *La Nouvelle Emma ou les Caractères anglais du siècle*, vit le jour en traduction française en 1816. La page de titre de cette édition ne mentionne aucun nom de traducteur. On s'est demandé si Mme de Montolieu n'était pas à l'origine de ce nouvel apport à la diffusion de Jane Austen sur le Continent. Les investigations des érudits ont prouvé que ce ne pouvait guère être le cas.

Venons-en à *Persuasion*. Une première constatation s'impose: le titre anglais du roman disparaît totalement: „Ce titre, écrit la traductrice, m'a paru trop vague en français; je ne trouvais pas qu'il indiquât l'ensemble de la situation; je l'ai remplacé par celui-ci: *La Famille Elliot, ou l'ancienne Inclination*"¹². Mme de Montolieu, en 1821, n'ignorait plus l'identité de l'auteur qu'elle présentait au public français. Cette identité lui avait été révélée en 1818 lorsque Henri Austen, frère de Jane, avait publié l'édition posthume de *Northanger Abbey* et de *Persuasion* et avait fait précéder les deux romans d'une

11 Les citations de la préface de *Raison et Sensibilité* sont tirées de Gilson, *op. cit.*, p. 152 (orthographe et ponctuation modernisées).

12 *La Famille Elliot ou l'Ancienne Inclination*, traduction libre ... par ... Isabelle de Montolieu, Paris: Bertrand, 1828, vol. 1, p. XXIII (ci après: *Fam. Elliot*).

notice fournissant de précieux renseignements sur la jeune romancière qui venait de disparaître. Mme de Montolieu était donc en mesure de faire figurer le nom de l'auteur sur la page de titre de *La Famille Elliot*; pour la première fois ce nom était signalé aux lecteurs francophones. En outre ces lecteurs pouvaient prendre connaissance de la majeure partie de la notice de Henri Austen, laquelle était accompagnée d'une „note du traducteur” où s'exprimait sans ambages l'admiration d'Isabelle de Montolieu pour Jane Austen: „beau modèle de talents, de vertus, de perfections presque au-dessus de l'humanité”. Mme de Montolieu se disait fière de placer son nom „à côté du sien, comme son traducteur”¹³.

Que penser du travail de ce traducteur?

C'est un truisme que de dire que les traductions publiées au XVIII^e siècle n'ont souvent de traduction que le nom. L'on ironise volontiers sur les audaces d'un Le Tourneur, qui, essayant de transposer Shakespeare ou Edward Young en français, se permet toutes les libertés, supprimant, ajoutant, paraphrasant. „Quand il m'est venu quelque idée qui pouvait servir de liaison aux autres, avoue-t-il, quelque épithète qui complétait une image, la rendait plus lumineuse ou donnait plus d'harmonie au style, j'ai cru que c'était mon devoir de l'employer... Quand notre langue résistait à l'expression anglaise, j'ai traduit l'idée; et quand l'idée conservait encore un air trop étranger aux nôtres, j'ai traduit le sentiment”¹⁴.

Mme de Montolieu à coup sûr ne reniait pas une telle conception de la traduction. Cependant, moins catégorique que Le Tourneur, elle se borne à reconnaître, dans la préface de *Raison et Sensibilité*, de petites trahisons qu'elle considère comme des péchés véniels: „J'ai traduit avec assez de fidélité, jusqu'à la fin où je me suis permis, suivant ma coutume, quelques légers changements que j'ai cru nécessaires”. Comparée à Le Tourneur, elle apparaît même comme un modèle de rigueur. Et pourtant, tout compte fait, les manquements sont nombreux. En dresser la liste serait chose fastidieuse. Un tel inventaire a d'ailleurs été partiellement établi, dans une

13 *Fam. Elliot*, vol. 1, p. XXIII.

14 *Giddey, op.cit.*, p. 186.

étude¹⁵ qui concerne au premier chef *Raison et Sensibilité*. L'on se contentera donc de faire état de quelques réflexions que suggère une rapide comparaison de *La Famille Elliot* avec le texte anglais de *Persuasion*. Et l'on constatera que les déformations obéissent à des mobiles divers.

On notera, en premier lieu, des changements qui résultent d'un souci, assez légitime à vrai dire, d'expliquer à un public non averti des allusions à la vie et à la culture anglaises. Un exemple apparaît dès les premières lignes. Jane Austen nous dit qu'une des lectures favorites de Sir Walter Elliot est le *Baronetage*. Une glose est ici nécessaire, estime Mme de Montolieu, qui ajoute: „la liste et l'histoire des familles titrées du royaume”. Ailleurs, peu sûre apparemment de ses connaissances, elle écarte tout simplement un détail qui fait problème.

D'autres inexactitudes sont la conséquence d'une maîtrise insuffisante de la langue anglaise, d'une lecture trop hâtive des noms propres ou tout simplement d'une négligence qui ne s'attarde guère aux minuties. Ici les exemples sont légion: Russell devient Russel; Uppercross, se transforme en Upercross; Baldwin en Bradwin; Shropshire en Stropshire; South Park en South Parek... Notons encore que Mme de Montolieu n'est pas au clair quant à l'usage du titre de *sir* et parle de Sir Shepherd là où Jane Austen avait écrit Mr Shepherd.

Plus significatives sont des erreurs qui trahissent la fantaisie personnelle de la traductrice. Entraînée par son sujet, elle ajoute un détail, imagine des prolongements ou recourt à une paraphrase qu'elle croit ingénieuse. Un simple *replied Sir Walter* est rendu par „répondit Sir Walter avec hauteur”; un *then added*, par „ajouta d'un air approbateur”. Les prénoms des personnages sont parfois changés: pourquoi avoir baptisé Alice l'héroïne du roman, à qui Jane Austen avait donné le nom d'Anne? Pourquoi le Révérend Charles Hayter devient-il George Hayter? Pourquoi substituer à une allusion au poème de Byron *La Fiancée d'Abydos* une référence à un autre récit en vers de ce même poète, *Le Siège de Corinthe*? Pourquoi ne pas avoir suivi scrupuleusement la division en chapitres adoptée par Jane

15 Noel J. King, „Jane Austen in France“, *Nineteenth-Century Fiction*, New York: AMS Reprint Company, 1966, p. 1-26 (étude intéressante, mais non dépourvue d'inexactitudes, notamment dans l'utilisation des textes en langue française).

Austen? Dénaturations d'importance secondaire, dira-t-on, moins outrancières que les innovations imaginées par Le Tourneur, lequel n'avait pas hésité à diluer les neuf méditations nocturnes d'Edward Young en vingt-quatre nuits de son crû.

La baronne de Montolieu pourtant ne manque pas de hardiesse. Si l'on peut affirmer, avec un récent critique, que *La Famille Elliot* est de toutes les traductions que le XIX^e siècle vit paraître „celle qui rend le mieux justice à l'art de Jane Austen”¹⁶, on est en droit de regretter qu'elle ait accentué la loquacité du capitaine Wentworth. Et l'on ne peut que sourire ou hocher de la tête, en découvrant à la dernière page du roman un détail auquel Jane Austen ne fait pas la moindre allusion: „Alice va bientôt devenir mère, et se félicite de l'espoir de donner à son cher Wentworth un fils qui lui ressemble; il en dit autant d'une fille, portrait de son Alice: ainsi cet enfant, quel que soit son sexe, ajoutera à leur bonheur”¹⁷. Isabelle de Montolieu, achevant son travail, rêvait-elle de transformer *Persuasion* (toute la densité psychologique suggérée par ce titre lui échappe) en un conte de fées? Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Traduttore, traditore affirme un dicton que l'on aime à citer lorsqu'on analyse la transposition d'un message dans une langue étrangère. Peut-on accuser Mme de Montolieu de trahison? Ce serait lui intenter un injuste procès. Elle s'est conformée aux normes qui régissaient de son temps le labeur des traducteurs. Il serait inéquitable de la condamner en se fondant sur les articles d'un code qui n'existait pas encore.

Il est une autre boutade – Benedetto Croce la cite à bon escient¹⁸ – qui viendra peut-être à l'esprit du lecteur arrivant au terme du dernier chapitre de *La Famille Elliot*: de manière irrévérencieuse, on soutient parfois que les traductions sont semblables à certaines épouses: elles sont belles et infidèles ou fidèles et laides. Mme de Montolieu a montré que de tels propos s'apparentent à la calomnie. Si ses traductions contiennent de petites infidélités et quelques inélégances, elles ont permis néanmoins au public de langue française d'apprécier à leur juste prix les beautés d'une grande oeuvre.

16 „... the one that does the most justice to her art“. King, *op.cit.*, p. 22.

17 *Fam. Elliot*, vol. 2, p. 292.

18 *Estetica come scienza dell'espressione e linguistica generale*, Bari, 1928, p. 76.

Ernest Giddey

ISABELLE DE MONTOLIEU AND JANE AUSTEN
(Abstract)

Jane Austen's reputation, when her novels were published, cannot be compared with Byron's popularity after the first edition of *Childe Harold*. Her literary qualities, however, were soon recognized. Macaulay thought that she was second only to Shakespeare.

Her novels were translated into French almost immediately. French-speaking Switzerland discovered Jane Austen before France. In 1813 and in 1815, *Pride and Prejudice* and *Mansfield Park* were serialized in the *Bibliothèque britannique*, a periodical published in Geneva which greatly contributed to a better understanding and a wider appreciation of English literature. Two other novels, *Sense and Sensibility* and *Persuasion*, were translated by Isabelle de Montolieu, a prolific Swiss writer (she produced more than a hundred books) who was fond of adapting foreign works. Crossing the Channel, *Persuasion* lost its original title and became *La Famille Elliot ou l'ancienne Inclination*.

Though she did not regard faithfulness as one of the chief attributes of translators, Isabelle de Montolieu succeeded in rendering some of the fascination of Jane Austen's novels. Her imperfections and the mistakes she made are mainly due to an inadequate command of the English language. Here and there, Isabelle de Montolieu's imagination added details or incidents. But, all things considered, she perceived Jane Austen's originality and sincerely tried to make her readers share her own admiration.